

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUÉBEC, PROVINCE DE QUÉBEC, JANVIER, 1874.

Le "patois" canadien.

Le *Courrier des Etats Unis* reproduit l'extrait suivant d'un journal de Paris :

Nous avons retrouvé une traduction en vieux patois normand, d'une fable de La Fontaine.

C'est, comme on sait, un idiome qui tend à s'effacer tous les jours, sauf au Canada. La pièce est, paraît-il, fort rare; nous la livrons aux méditations des linguistes :

"Un jou qui dégribouillait d'liun comme pou l'amour du bon Dieu, un labouroux *abré* dans sa mèsou, les coutes accotés *sur* la table, *racontit* à ses éfants qu'étaient tout à l'entour d'êli, la fable suivante, pendant qu'à son côté la mère mettait d'affaitement dans l'frieot qui cauffait sus l'fagnard, pou l'diné d'ses gens :

"Une faie, un corbiau agrippait sur un baleux qu'était d'ho, un frommage blanc au lait calbot, et i s'en fut *r'juquer* sur un gros nouvé pour y fère sa boustifaïlle.

"Dans s'tentrefaïlle, un vieu renard qu'était un *finot* et qui n'avait rin mâ pû d'pis une *bonne écousse*, rimbinait à va la brivère pou vaie si i n'allait point trouvé *queuque* chose à s'mette dans le gaviau, i passait justement dans l's'environs d'larbe où qu'était j'erqué l'oisiau, son frommage dans l'bec tout prêt à l'balfrer.

"L's'nard qu'était allouvi et *quasiment* fainvallier, sitôt qu'il eut sentut l'gôit du frommage, i s' dit en tout par si, faut qué j'dêche d'ê yin chippé s'naubainne et qu'j'refasses n'érêt-là. Ça n'manquît point, y'là qui s'apprêchait bin jentiment d'loisiau qu'était point trop décoquiné ni déloré n'tout, et i yin dit comme ça d'un air de soupe-douce: Bonjou, mousieu du Corbiau, j'vous faisons bin notr'compliment, ma fe d'Gieu j'êtes tout d'meinne biau gâs et bin raquinqué itout, et si j'elantait aussi bin qu'j'avait une bonne façon, j'êtes ben sur l'roué d'ees bouais là.

"Quant l'corbiau s'entendit alosé d'la sorte, il fut bin hèreux et bin èsè, et pou montré sa belle voit, i s'met à ouvri un grandis *mae* bec..... et voilà son frommage chu sus des blaites qui s'trouvaient à c'endroit. L's'nard qui le *r'luquait* d'bieoin, n'fit point l'dégâilleux et ramassé l'frommage, et i dit au corbiu: Mon bon mousieu, apprenât qué c'i-ci qu'écoute les flatteux est toujours *leur* dupe et qué l'senjouleux vivent aux crochets d'ceux qui reçoivent leur alosé.

"C'ê leçon là vaut bin un frommage, j'crê.

"L'oisiau qu'était restai éboulhi comme un grand begêt, jurit, mais un brin trop tard, qui n'se lésserait pas *emberlificoter* pas l'elapot ni l'bagout d'ees r'narés-là."

Nous ignorons si ce journal parisien est celui qui parlait naguère du pont Victoria comme d'un viaduc reliant Portland à Sarnia, et qui citait Chicago et Contre-cœur parmi les villes importantes du Canada. Nous espérons que c'est toujours le même, et qu'il n'y a pas à Paris deux journaux capables d'écrire des choses semblables. Nous avons souligné, dans la fable en question, les mots qui ont cours ici dans le langage du peuple: on voit que ces mots ne sont pas du patois mais plutôt des fantes de prononciation. Il n'y a guères que le mot *bonne écousse* (*escousse* suivant nos compagnards), et *emberlificoter*, que l'on puisse nous reprocher. A part cela, cette fable est complètement incompréhensible pour nous. Nous avons parcouru le Canada en tous sens, et nous le connaissons, pour le moins, aussi bien que l'écrivain du journal parisien; mais nous n'avons jamais entendu l'idiome qu'il nous attribue. *Dégribouiller*, *l'affaitement*, *cauffer*, *rimbiner*, *allouvi*, *décoquiné*, etc., sont pour nous des expressions absolument nouvelles.

Nous pouvons prononcer certains mots d'une manière plus ou moins vicieuse, à cause de l'usage habituel que nous faisons de la langue anglaise; ainsi, nous prononçons les lettres *d*, *t* et *l*, devant *v* et *a*, de la même manière que ces lettres se prononcent en anglais dans les mots *expédient*, *individual*, *familial*, *dilute*, *tectotal*, *tube*. Nous prononçons aussi *la* comme *l'a* anglais dans *ball*; *négernation*; et le diphtongue *oir* comme s'il y avait *ouër*. Mais ce vice s'éloigne de plus en plus de la classe

instruite et sera complètement disparu dans quelques années. En dehors de cela, nous avons la prétention de parler notre langue plus purement qu'on ne le parle dans la plupart des départements de la France. Et sans même aller chez les paysans, il nous semble que certaine ville du département des Bouches-du-Rhône n'a pas un accent qui permette de jeter de si grosses pierres aux autres. Ce que nous avons, d'ailleurs, c'est que d'un bout à l'autre du pays notre langage est le même. Le paysan de la Gaspésie parle exactement comme celui du district de Beauharnois, et leur langage est loin d'être un patois.

Nous avons peut-être tort de relever ainsi l'erreur de gens qui, de leur côté s'occupent si peu de nous et nous prennent si rarement au sérieux. Nous sommes ainsi faits, cependant, et nous aimons la France assez pour que les faux jugements qu'elle peut porter sur nous nous blessent profondément. Nous n'avons jamais manqué l'occasion de montrer nos sympathies pour cette terre qui fut le berceau de nos ancêtres, et nous ne voyons pas sans amertume que, lorsqu'on daigne s'occuper de l'enfant exilé, c'est plutôt pour le tourner en ridicule que pour lui accorder un regret en retour de son immuable attachement.

Bulletin bibliographique.

LA VIE DE POLITESSE ET LE BON TON.—Ouvrage canadien; Montréal, Émile Sénécal; in-18, 140 pages.

Ce petit livre mérite plus qu'une mention ordinaire. C'est jusqu'à présent le meilleur traité de bienséance que nous puissions recommander. Il en existe de plus volumineux; mais nous n'en connaissons guère qui soient aussi complets en aussi peu de pages. Nous n'entendons pas dire qu'il soit sans défaut et nous, faisons de suite nos réserves sur le chapitre intitulé: "Politesse des enfants envers les parents", à l'endroit où il est question de l'habitude qu'ont certains enfants de tutoyer leurs père et mère. Nous dirions complètement d'opinion sur ce point. Nous ne croyons pas que les parents qui se laissent tutoyer par leurs enfants soient aussi coupables que le prétend l'auteur, ni que la chose soit, comme il le dit, aussi absurde que ridicule. Nous y voyons, au contraire, cette marque de confiante affection qui doit caractériser les rapports des enfants, avec leurs parents et distinguer ces rapports de ceux qu'ils peuvent avoir avec les étrangers. Une statistique exacte sur le sujet prouverait, nous n'en avons aucun doute, que la majorité des mauvais fils ne se trouve pas toute proportion gardée, chez ceux qui tutoient leurs parents. L'auteur a donc, ce nous semble, tiré des conséquences excessivement rigoureuses de prémisses dont le moindre défaut est de n'être que très-insuffisamment établies. Cette réserve faite, nous n'avons que des louanges à donner à l'auteur qui a traité son sujet avec une grande connaissance de la matière et en même temps avec une mesure irréprochable. Nous recommandons surtout les chapitres qui traitent de la politesse et de la bienséance *au prêtre, à l'église, dans les visites et chez le marchand*. L'auteur a le don de dire tout ce qu'il faut et pas plus qu'il ne faut. Son livre a surtout l'avantage d'être écrit en excellent français. Nous voudrions pouvoir en dire autant de la plupart de nos ouvrages pédagogiques qui sacrifient un peu trop la forme au fond, et qui ne sont même pas toujours en parfaite intelligence avec la grammaire.

EXERCICES ORTHOGRAPHIQUES, par Napoléon Lacasse; 96 pages in-18, Québec, G. Barbeau, imprimeur. Ces exercices orthographiques servent de complément à la grammaire, du même auteur, que nous avons signalée dans notre dernier bulletin. Ils sont suivis d'un petit dictionnaire des homonymes que les élèves pourront consulter avec fruit.

RAPPORT SUR LE SERVICE DE L'ASILE D'ALIÉNÉS DE QUÉBEC adressé à l'hon. premier ministre par les médecins directeurs-propriétaires; 212 pages in-12, avec photographie; Québec, imprimé par L. H. Huot, 1873.—Nous avons lu en entier ce rapport qui est préparé avec soin et contient une foule de détails très-intéressants sur la statistique des maladies mentales, leurs causes et la manière de les traiter. La croissance continuelle du nombre des aliénés, de nos jours, est un fait aussi remarquable que douloureux. Il faut y trouver un remède, *ou par cela, en rechercher les causes*. Nous engageons ceux qui veulent s'instruire sur ce sujet, à lire le rapport dont il est ici question.

Au sujet de la question économique, voici un état comparatif de ce que coûte, dans plusieurs asiles, l'entretien et le traitement annuels d'un malade :